DROR MISHANI

Au ras du sol

Journal d'un écrivain en temps de guerre

DROR MISHANI

Au ras du sol

Journal d'un écrivain en temps de guerre

DROR MISHANI

AU RAS DU SOL

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN EN TEMPS DE GUERRE

Traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz

GALLIMARD

Genèse

Au printemps 2023, j'ai animé à l'université de Tel-Aviv un atelier d'écriture portant sur la rédaction d'un journal. L'atelier était divisé en quatre sujets : le journal intime, le journal en tant que laboratoire de littérature, le journal inventé et le journal écrit dans le cadre d'une fiction. Lors de la première session, j'ai expliqué aux participants pourquoi j'étais attiré par cette forme particulière d'écriture, le journal. Je me suis aussi excusé auprès d'eux, car c'était la première fois que je dirigeais des travaux portant sur une forme littéraire que je n'avais pas encore pratiquée ; ce serait donc une sorte d'expérience partagée. Cela n'était, bien entendu, que partiellement vrai. J'avais déjà écrit un journal, de temps en temps, pas de manière régulière. Mais surtout, je n'avais jamais envisagé d'en publier un.

Trois mois après la fin de l'atelier, à la suite du massacre du 7 octobre, Bruno Ziauddin, le rédacteur en chef de l'hebdomadaire suisse *Das Magazin*, m'a proposé d'écrire un journal pour le publier à la fin de l'année. Ayant entendu parler de ce projet, Margaux De Weck, mon éditrice chez Diogenes, m'a suggéré de continuer à tenir mon journal au-delà de la parution dans *Das Magazin*, afin d'en faire un livre qui serait traduit en allemand[1]. La rédaction du journal jusqu'en avril 2024 a mis en lumière certains paradoxes de cette forme auxquels j'avais été confronté pendant l'atelier. Un texte intime qui n'a apparemment pas de destinataire mais qui, dans ce

cas, a été écrit avec la conscience qu'il serait publié – bien que dans une autre langue –, et à l'intention de lecteurs qui suivent la guerre de loin.

*

Ma famille et mes amis sont présents dans tous mes livres. Ils existent différemment dans celui-ci : sans le bouclier protecteur de la fiction. Je les prie de me pardonner si, en le lisant, ils en viennent à regretter que ce bouclier ne soit pas là. La seule chose que je puisse avancer pour ma défense est que moi aussi, je me suis privé de ce bouclier. Ou plutôt, pour parler franchement : c'est la guerre qui nous en a privés.

Octobre 2024
traduit de l'anglais par Marie-Caroline Aubert

1. Les quatre premières parties du journal ont été publiées, avec quelques coupures, en janvier 2024 dans *Das Magazin.* Le livre complet est paru en juillet, traduit en allemand.

Première partie

LE CHOC ET LA MOBILISATION
(7/10 – 14/10)

LA GRANDE GUERRE A COMMENCÉ

Samedi. 6 heures du matin.

J'ouvre l'œil dans un hôtel à Toulouse et je trouve un message de Marta : « Bonjour, ici, c'est un sacré bordel. » À ce moment-là, avant notre première conversation téléphonique, je suis encore persuadé qu'il s'est passé quelque chose à la maison et que ça ne concerne que nous : la machine à laver le linge nous aurait lâchés une fois de plus et aurait inondé tout l'appartement, ou alors un des enfants serait malade… Quand je l'appelle, elle me dit qu'ils ont été réveillés par une alerte et sont enfermés dans notre chambre forte. Que de nombreuses roquettes sont tirées depuis Gaza.

Il fait encore nuit à Toulouse. Je me lève lentement, me brosse les dents. Ne renonce pas à faire mon footing matinal au bord de la Garonne avant d'entamer la longue journée de rencontres, organisée au festival de littérature policière pour lequel je suis venu. Des roquettes lancées depuis Gaza, ça arrive de temps en temps, tous les quelques mois, et Marta, ma femme, bien que n'étant pas israélienne, a l'habitude de se précipiter dans la chambre forte avec les enfants. De plus, le Dôme de fer défend Tel-Aviv, et les roquettes sont en général interceptées en vol.

Ce n'est que lorsque j'allume mon ordinateur et que je me connecte aux sites d'information israéliens que je comprends : cette fois, c'est différent. Une seule vidéo tourne en boucle parce que,

pour l'instant, aucun média public n'a de renseignements sur ce qui est en train de se passer dans le sud du pays : on voit un pick-up blanc sur lequel se tiennent des hommes du Hamas vêtus d'uniformes qui ressemblent à ceux de Tsahal. Le véhicule s'arrête au cœur de la ville de Sdérot, devant un commissariat, des hommes armés en descendent et tirent dans toutes les directions sans que personne ne riposte. Une voiture arrive là par hasard, s'arrête à leur hauteur. Un des assaillants s'approche et abat le conducteur assis à l'intérieur.

Ensuite, d'autres vidéos commencent à circuler. Certaines filmées par des Israéliens du haut de leur terrasse ou à travers les fentes de leurs volets, quelques-unes par les terroristes eux-mêmes. On y voit de nouveau des hommes armés en uniforme, campés sur des pick-up blancs ou sur des motos, à pied, qui forcent la barrière fortifiée séparant la bande de Gaza d'Israël, et pénètrent dans le pays sans la moindre entrave. Ils portent des fusils, des lance-grenades, des ceintures de munitions et se promènent dans les rues de localités israéliennes en tirant sans discernement.

Les reporters et les présentateurs des infos ne comprennent pas. Des centaines de roquettes continuent à pleuvoir sur le pays. Où est l'armée ? Selon plusieurs rumeurs, des terroristes se seraient introduits dans des kibboutz et auraient aussi pris le contrôle de bases militaires. Les habitants du sud du pays téléphonent aux chaînes de télévision et on les entend en direct raconter en murmurant qu'ils sont enfermés dans leur chambre forte, qu'ils entendent des tirs et des voix en arabe derrière leur fenêtre verrouillée.

Nous ne réaliserons qu'a posteriori que nous sommes en train d'assister à un massacre. « Venez nous sauver, pleure une femme.

Pourquoi est-ce que les soldats ne nous protègent pas ? » Terrée dans la chambre forte avec sa fille, elle entend que des terroristes se sont introduits chez elle, qu'ils fouillent sa maison, s'approchent de la porte derrière laquelle elle se cache, appuient sur la poignée, essaient d'ouvrir en tirant dessus. Personne ne vient les secourir. J'envoie un court message à mon amie et éditrice chez Gallimard, Marie-Caroline, et la préviens que je vais devoir écourter mon séjour. Je lui écris : Merde, la grande guerre a commencé.

Faut-il rentrer à la maison ? Quand j'arrive à 10 heures du matin sous la grande tente qui abrite le festival, je sais déjà que je vais devoir avancer mon vol de retour, qui était censé décoller de Paris dans deux jours. De plus en plus de roquettes sont tirées en direction de Tel-Aviv, où ma femme et mes enfants sont toujours dans la chambre forte. Je lutte contre un sentiment de culpabilité – les organisateurs de la manifestation ont financé mon billet et mon séjour, or voilà que je veux partir avant d'avoir pris part à la moindre rencontre avec les lecteurs – et j'ai l'impression qu'à cause de ma mauvaise conscience, j'exagère les proportions de l'horreur que je leur décris (sur les sites d'info français, on commence à peine à en parler).

Je leur dis qu'il y a apparemment des dizaines de morts, qu'il s'agit de notre 11-Septembre à nous, que la réaction de Tsahal ne va pas tarder et qu'elle sera implacable. Que la guerre va éclater. En mon for intérieur pourtant, je refuse encore de croire vraiment à ce que je raconte. Tout comme ce que j'ai écrit à Marie-Caroline sur la « grande guerre ». J'ai l'impression de mentir ou d'exagérer, peut-être parce que, en ces heures-là, j'en suis encore à nier l'étendue de la catastrophe et le gouffre infernal dans lequel elle va nous

précipiter. Peut-être est-ce finalement un attentat de grande ampleur, sans plus, à la suite duquel l'aviation israélienne bombardera Gaza – et ça s'arrêtera là ? Mais chaque fois que je me connecte à un site israélien, je découvre non seulement que je ne mentais pas aux organisateurs du festival mais que la situation est pire, pire que ce que je décrivais, pire que ce que j'imaginais. L'attaque de roquettes n'a servi qu'à détourner l'attention, et pendant ce temps, des terroristes continuent à s'introduire dans les villes du sud du pays, à tuer des civils sans distinction, ils s'en prennent aussi aux participants d'une rave party organisée non loin de la frontière et tirent dans la foule de fêtards paniqués qui tentent de fuir. L'armée ne s'est pas encore ressaisie, ceux qui s'opposent aux assaillants du Hamas sont surtout des policiers et des civils qui n'ont à leur disposition que des pistolets, des couteaux ou qui se battent à mains nues.

Alors que moi, je suis assis sous une grande tente dans la banlieue de Toulouse, derrière une table sur laquelle sont disposés mes livres. Je les dédicace avec patience à ceux qui les achètent, réponds avec bienveillance à ceux qui veulent discuter de littérature policière. Toutes les quelques minutes, je m'éclipse dans le coin fumeur pour glaner des informations sur ce qui est en train de se passer et voir si les organisateurs ont réussi à avancer mon vol de retour. Ils font des réservations sur toutes les compagnies aériennes possibles et imaginables. Toutes annulent au fur et à mesure.

Je téléphone à mon amie Sh. pour prendre de ses nouvelles. Elle me dit qu'ils cherchent désespérément à embarquer dans n'importe quel avion pour quitter Israël, peu importe la destination, et m'explique que si elle n'en trouve pas, c'est parce que les billets ont tous été vendus en quelques minutes. Pour la première fois, je me demande si c'est une erreur de chercher à rentrer. Je pourrais rester

en France, faire venir les enfants et Marta, ou lui dire d'essayer de trouver des billets pour Londres, là où vivent ses parents, et moi, je prendrais un train pour les y rejoindre. Si les horreurs en cours nous précipitent dans un gouffre aussi profond que ce que je crains, ne devrais-je pas plutôt les sortir de là ?

J'appelle ma femme et lui dis d'aller dans la chambre à coucher pour que les enfants n'entendent pas notre conversation. Je lui demande comment elle va, elle me raconte que, depuis le matin, elle et notre fille sont dans la chambre forte, scotchées à la télévision, que les images sont terrifiantes. Que Sarah est aussi connectée aux réseaux sociaux, qu'elle y voit apparemment des vidéos insoutenables mais les lui cache : des exécutions en direct, des cadavres qu'on brûle. Il y aurait aussi, paraît-il, des vidéos de femmes sauvagement violées. Je lui demande, espérant ne pas trop l'affoler, si elle veut quitter le pays avec les enfants.

Tu crois qu'il faudrait ?

Je ne sais pas.

Je ne sais pas. Et je ne veux pas lui dire ce que je redoute le plus. Dès que je raccroche, je téléphone à mon frère : Ariel était dans une unité combattante, il a servi au Liban et a ensuite fait ses périodes de réserve dans les renseignements intérieurs, le fameux Shabak. Il est la personne la mieux placée pour donner des conseils. Il a deux filles en bas âge et peut-être que lui aussi hésite entre rester ou fuir. Il me demande quand je suis censé rentrer.

Après-demain. J'essaie d'avancer mon retour mais pour l'instant, les vols s'annulent les uns après les autres.

Tu as où loger si tu restes ?

Je pense que oui.

Alors pour l'instant, reste.

Quand je regagne mon hôtel en fin de journée, il y a déjà des vidéos de civils kidnappés qui passent en boucle. Une jeune femme (j'apprendrai ultérieurement qu'elle s'appelle Noa) et son petit ami sont emmenés de force à Gaza, chacun sur une moto, elle tend désespérément les bras vers lui. À la télévision, on suggère que les morts se comptent par centaines, mais il règne encore une grande confusion, ce qui donne le sentiment que plus les proportions de la catastrophe se révèlent, plus on essaie de nous les dissimuler. Il y a des kibboutz et des bases de l'armée où les combats se poursuivent depuis des heures. Dans les sacs à dos des terroristes qui ont été capturés ou tués, une grande quantité de munitions ont été trouvées, ainsi que des dattes – aliment qui permet de tenir longtemps. Il se pourrait que certains d'entre eux aient réussi à s'infiltrer jusqu'au centre du pays où ils se prépareraient à attaquer d'autres villes. On envisage aussi des attaques à partir du Liban ou de la Cisjordanie.

Je rappelle Marta, lui demande si les enfants sont à côté d'elle, et quand elle me confirme que non, je lui dis que si jamais les terroristes arrivaient à Tel-Aviv, ils pourraient tous les trois se cacher dans notre petit réduit du parking, là où nous entreposons nos valises et les caisses de vieux jouets. Il se verrouille de l'intérieur et est peut-être plus sûr que la chambre forte, dont la porte ne se ferme pas bien (ça fait des mois que je me promets de la réparer). Je lui dis aussi de ne pas en parler à Sarah, pour ne pas l'affoler, mais elle me répond que notre fille n'a pas eu besoin de moi pour y penser : tout à l'heure, elle a déclaré que s'ils pénétraient chez nous, elle irait se cacher dans la buanderie ou dans le petit réduit, à l'intérieur d'une valise, précise-t-elle.

Les organisateurs du festival m'annoncent qu'ils n'ont toujours pas trouvé de vol à destination de Tel-Aviv. Pour l'instant, je reste.

(À méditer, analyser : pourquoi, de toutes les vidéos, celle que tu regardes en boucle est celle où l'on voit une jeune mère emmenée de force à Gaza sur une moto, ses deux petites filles serrées dans les bras ? Soudain, elle saute à terre et commence à courir avec elles en direction d'Israël. Personne ne lui tire dessus. Sur une autre moto, il y a son fils de 12 ans, kidnappé lui aussi. On le voit tourner la tête et la regarder s'éloigner.)

*

Peut-on éviter la guerre ? Le lendemain, toujours sous la tente du festival de Toulouse, tout le monde est au courant de l'ampleur de l'attaque : les organisateurs, les autres écrivains, le public venu nombreux en ce dimanche matin (peut-être après un passage au bistro ou à l'église) acheter des livres et écouter leurs auteurs en parler. Tous se montrent chaleureux et bouleversés, m'abreuvent de paroles compatissantes. Le nombre de personnes intéressées par mes romans s'est accru depuis la veille. Si ce n'est que la gentillesse dont on m'entoure a un effet imprévu : elle renforce mon sentiment de peur. Je mesure la gravité de la catastrophe dans la tristesse qui émane des regards que je croise.

Je participe à deux tables rondes sur la littérature policière, mais ce que je ressens, c'est l'absurdité de la situation et de mes livres, dont je suis pourtant obligé de parler. À quoi bon lire une fiction sur un fils assassiné par son père, ou une femme par son mari, quand, en une matinée, ont été massacrés des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, chez eux ou dans la rue où ils habitaient ?

J'ai commencé à écrire des romans policiers pour éclairer la réalité d'une violence humaine « banale », qui n'a rien de spectaculaire, et essayer de la comprendre, voilà ce que je dis au cours de ces tables rondes.

Mais que savais-je, en vrai, du mal et de la violence ?

Je téléphone à Marta du coin fumeur (je fume des demi-cigarettes, mais depuis la veille, j'ai de loin dépassé la limite quotidienne que je m'autorise) pour lui annoncer que les responsables du festival ont enfin trouvé un billet d'avion qui me ramènera plus vite à la maison. Elle me dit que ses parents l'ont appelée, que son père a proposé de leur acheter des billets pour Londres. Il a dégotté des places sur un vol qui décolle cette nuit de Tel-Aviv à destination de Heathrow. Marek n'a jamais digéré la décision que nous avons prise il y a plus de dix ans, sa fille et moi, de quitter Cambridge et de nous installer en Israël. Il avait peut-être raison. Je demande à Marta si elle veut partir.

Non.

Tu es sûre ?

Oui. Tu crois que ça va durer longtemps ?

Cette fois, je sens que je lui dois la vérité, celle qui me tenaille depuis le premier instant et que j'essaie d'occulter : à nous, Israéliens, les reportages diffusés aux infos rappellent la description des pogroms perpétrés contre les Juifs en Europe de l'Est. Des noms tels que Kichinev et Kielce. Les images et les vidéos nous renvoient à la Shoah. Marta travaille au mémorial Yad-vaShem à Jérusalem, elle fait des recherches sur les convois qui ont transporté les Juifs vers les camps d'extermination pendant la Seconde Guerre mondiale et n'ignore rien des traumatismes qui remontent à présent dans nos

consciences. Mais comprend-elle quelle sera notre réaction ? Elle n'est pas juive, n'a ni grandi ni été éduquée ici. Elle ne connaît pas la terreur constitutive de l'âme juive. Alors je lui avoue que j'ai peur, que nos représailles risquent d'être telles qu'elles entraîneront une guerre totale, qu'on n'en sortira pas rapidement. Sur les chaînes de télévision, on entend déjà des voix réclamer une distribution générale d'armes pour permettre à tous les citoyens de défendre leur famille contre les barbares. Il y a aussi des appels à rayer Gaza de la surface de la terre, à attaquer le Hezbollah et l'Iran, qui sont assurément derrière le massacre. On nous prépare à une guerre de survie.

Je lui dis que oui, je pense que ça va durer, impossible de savoir combien de temps. Que ce n'est qu'un début, qu'il y aura encore de nombreuses victimes, en Israël et à Gaza, peut-être même dans tout le Moyen-Orient. Je n'en suis pas à me demander pourquoi j'ai décidé de revenir dans un endroit aussi dangereux et d'y laisser mes enfants. Pour l'instant, je considère cet acte comme une réaction instinctive, mais je sais qu'un jour, je devrai rendre des comptes. À moi et peut-être aussi à eux.

Le lendemain, Jean-Paul, le directeur du festival, me conduit très tôt à l'aéroport de Toulouse. C'est un matin d'automne, frais et pluvieux, de ceux que j'aime tant et qui sont si rares en Israël. Au cours de ce séjour, j'ai eu droit à de telles matinées à Pau, face aux Pyrénées, et à Bayonne, sur les bords de l'Adour. Que j'aime ces trajets en train qui me mènent d'une ville européenne à l'autre, ces petits hôtels près de fleuves ou de gares, ces librairies où je déniche des trésors, ces rencontres avec les lecteurs pour parler littérature

comme si c'était la chose la plus importante, voire la seule, au monde ! Qui sait quand je referai un tel voyage.

Quand recommencerons-nous à parler littérature ?

Et si une guerre totale n'était pas inéluctable ? Et si on se demandait à quoi bon utiliser la violence pour tenter d'éviter une catastrophe qui s'est déjà produite ? Peut-être qu'au lieu d'attaquer et de tuer, de meurtrir ceux qui nous ont meurtris, il faudrait d'abord accepter de souffrir et ensuite seulement réfléchir à la manière de nous épargner la prochaine catastrophe ? Dans l'avion qui me mène de Toulouse à l'aéroport Charles-de-Gaulle, je commence à rédiger mentalement un article contre le déclenchement d'une guerre totale. Les premières lignes s'écrivent toutes seules : *« Peut-être ne faut-il pas se précipiter pour effacer Gaza, ni par une offensive terrestre, ni même par des bombardements aériens ? Ne pas raser, ne pas écraser. Ne pas se venger. Peut-être faut-il reconnaître la puissance du coup qui nous a été porté et la profondeur de notre douleur, reconnaître la défaite, ne pas essayer de l'escamoter sous ce qui aura l'air, à court terme, d'une victoire, mais qui ne sera qu'un engrenage de souffrances. Transférer le malheur ailleurs, sur Gaza et ses habitants, ne fera que l'entretenir encore et encore – car il est évident que le mal causé dans cette enclave détruite ou affamée nous reviendra en pleine face, décuplé, dans un, deux ou cinq ans.*

Peut-être faut-il tout d'abord ramener à la maison les prisonniers, les prisonnières et les corps de nos morts, toutes ces victimes, chair de notre chair ? Libérer aujourd'hui des détenus palestiniens, les transporter en bus jusqu'à la frontière sud du pays et proposer au Hamas de les récupérer immédiatement en échange de nos parents, de nos sœurs, de nos frères, de nos enfants pris en otage ? Et une fois cela accompli – ne pas envahir, ne pas démanteler, ne pas éradiquer, ne pas anéantir, mais

tout d'abord porter le deuil, respecter la shiva[1]*, panser et être pansé, puis ensuite, penser ? Oui, tout d'abord penser.*

Se demander non seulement comment attaquer ou éviter une prochaine attaque, mais aussi de quelle manière nous voulons continuer à vivre ici avec nos voisins. Même si, pour l'instant, une partie d'entre eux sont nos ennemis – pas tous, et nous ne devons pas l'oublier – ils pourront peut-être, un jour, s'ils le veulent, s'ils se choisissent des dirigeants plus compétents que le Hamas et si, nous aussi, nous choisissons des dirigeants plus compétents, devenir nos partenaires pour la paix. Se demander si, face à la destruction et à la mort, la destruction et la mort sont effectivement les seules réponses possibles et si celles-ci ont fait leurs preuves jusqu'à présent. »

Je vais amener sur vous le glaive[2]. À l'aéroport Charles-de-Gaulle, il y a de longues files d'attente d'Israéliens cherchant à rentrer dans l'enfer qui secoue leur pays. Beaucoup ont avancé leur vol, d'autres n'ont pas de billet et supplient les hôtesses de les laisser embarquer quand même.

Certains ont reçu un ordre de mobilisation et sont censés se présenter quelques heures plus tard en uniforme dans leur unité de réserve, percevoir leur arme et commencer à se battre.

1. Il s'agit des sept jours de deuil à respecter dans la religion juive. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2. Ézéchiel, 6 ; 3.

Couverture

Titre

Genèse

Première partie. Le choc et la mobilisation
    La grande guerre a commencé

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de Marie-Caroline Aubert.

Titre original :
UNHEROIC WAR DIARY

© 2024 Dror Mishani
© Éditions Gallimard, 2025, pour la traduction française.

Couverture : David Reeb, *Helicopter*, 2024 (d'après). Avec l'aimable autorisation de l'artiste.
Photo Tiroche Auction House, Israël.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UNE DEUX TROIS, Série Noire, 2020 (Folio policier n° 938)
UN SIMPLE ENQUÊTEUR, Série Noire, 2023 (Folio policier n° 1019)

Aux Éditions du Seuil

UNE DISPARITION INQUIÉTANTE, 2014 (Folio policier n° 1001)
LA VIOLENCE EN EMBUSCADE, 2015 (Folio policier n° 1020)
LES DOUTES D'AVRAHAM, 2016

Dror Mishani
Au ras du sol

Le matin du 7 octobre 2023, à Toulouse, Dror Mishani découvre le message de sa femme : « Bonjour, ici, c'est un sacré bordel. » Il envisage tout, sauf cette attaque du Hamas… Dans l'avion qui le ramène à Tel-Aviv, il commence à rédiger un article : « Peut-être faut-il reconnaître la puissance du coup porté et la profondeur de notre douleur, reconnaître la défaite, ne pas essayer de l'escamoter sous ce qui aura l'air, à court terme, d'une victoire, mais qui ne sera qu'un engrenage de souffrances. »

Ces lignes sont au cœur d'un journal intime qui décrit, pendant six mois, la vie quotidienne en temps de guerre et expose les sentiments complexes d'un père de famille israélien marié à une Polonaise catholique ; un intellectuel pacifiste passant, aux yeux de certains proches, pour un traître ; un romancier écrasé par la politique qui craint de ne plus jamais pouvoir écrire et qui, pour ne pas sombrer, « cherche refuge dans la lecture des catastrophes des autres » — Natalia Ginzburg, Italo Calvino, Stefan Zweig, Emmanuel Carrère…

Traducteur de Roland Barthes en hébreu, Dror Mishani, quarante-neuf ans, enseigne l'histoire du roman policier et la littérature à l'université de Tel-Aviv. Auteur de cinq romans publiés aux Éditions Gallimard, il compte parmi les auteurs israéliens contemporains de premier plan. Francophile et francophone, il est chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

Cette édition électronique du livre
Au ras du sol de Dror Mishani
a été réalisée le 14 février 2025
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073105103 – Numéro d'édition : 652368).
Code produit : Q14288 – ISBN : 9782073105134.
Numéro d'édition : 652371.

Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.